

Trois femmes et l'oppression

DELVAUX, Martine. *Thelma, Louise et moi*, Montréal, Hélotrope, 2018, 240 p.

Luc Laporte-Rainville

Volume 36, numéro 4, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

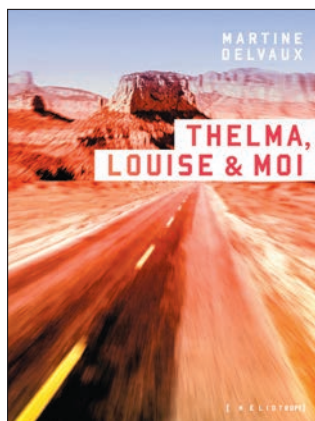
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2018). Compte rendu de [Trois femmes et l'oppression / DELVAUX, Martine. *Thelma, Louise et moi*, Montréal, Hélotrope, 2018, 240 p.] *Ciné-Bulles*, 36(4), 55–55.



DELVAUX, Martine. *Thelma, Louise et moi*, Montréal, HélioTropé, 2018, 240 p.

Trois femmes et l'oppression

LUC LAPORTE-RAINVILLE

1991. Ridley Scott et Callie Khouri donnent naissance au film **Thelma and Louise** — lui le réalisateur, elle la scénariste. Rapidement, l'œuvre fait son effet, divise au point de faire couler des tonnes d'encre dans les journaux et les revues spécialisées. Il faut dire que ce *road movie* n'est pas tendre envers la gent masculine. Mais n'était-ce pas le prix à payer pour l'omniprésence de récits phallogocentriques dans l'histoire du cinéma? Le septième art n'allait-il pas, un jour ou l'autre, voir ses propositions machistes se dilacérer? Questions rhétoriques, il va sans dire.

Avec le recul, on aurait pu croire que tout avait été dit sur ce classique, que la flamme de sa pertinence s'éteindrait pour faire place à un monde équitable. Or, le phénomène #metoo a démontré que le Graal n'est pas encore atteint... si bien que revoir ce film est plus essentiel aujourd'hui que jamais. Et c'est ce qu'a fait Martine Delvaux (*Le Monde est à toi*, 2017) pour la préparation de son nouveau livre: *Thelma, Louise et moi*. L'écrivaine emprunte toutefois un chemin différent des théoriciens — elle insère ses réflexions au cœur d'une autofiction à la chronologie éclatée. L'avantage d'un tel exercice est

qu'il permet de rapprocher le tout d'un journal intime, afin de rendre la proposition moins froide et théorique. Sur ce point, l'auteure est claire: « Il n'y a pas de trame, pas de story-board, sinon celui du film que je découpe et recoude pour insérer mon histoire dans cet espace infiniment petit qui relie et sépare les plans. Vingt-quatre images par seconde. Refaire le montage de ma vie » (p. 102). Bref, ce livre permet à Delvaux de parler d'elle-même, de ses démons intérieurs qui font écho à la violence de cette fiction troublante. À cet égard, elle retient deux scènes traumatiques du film, soit la tentative de viol perpétrée à l'endroit de Thelma — suivie de l'assassinat, par Louise, de l'homme qui a osé faire cela — et le suicide des deux héroïnes, alors qu'elles choisissent de plonger en voiture dans le grand Canyon. Deux moments clés qui provoquent un torrent de mots pour parler de ses maux.

D'abord, l'écrivaine effectue un rapprochement entre la tentative de viol et sa relation nocive avec un homme: « Au départ, quand j'ai voulu commencer à écrire ce livre parce que cette idée ne me laissait pas en paix, j'ai pensé qu'il fallait faire résonner sa voix à lui, le faire parler [...]. Je voulais mettre sous sa gorge le couteau de mon écriture, mais je n'y arrivais pas [...]. Il avait déjà trop pris. L'emprise avait trop duré » (p. 192). Aurait-elle été violée, se demande le lecteur? Le flou est maintenu. Le ton de l'écriture, le choix des termes, tout concourt à l'ambiguïté, comme si le langage, réducteur, ne pouvait décrire les pires atrocités. Ne restent que des spéculations, des pistes de lecture fugitives, dont les éléments sont les pièces d'un casse-tête complexe.

Ensuite, à propos du suicide de Thelma et Louise, Delvaux affirme: « La jeune femme qui pleurait, assise dans la salle de cinéma, c'était elle qui était dans [le véhicule]. Et le grand Canyon, c'était le reste de sa vie » (p. 76). Sanglots au visionnement, forte identification aux personnages, on sent que l'auteure (qui parle de

sa jeunesse à la troisième personne) n'est pas seulement touchée par le récit, mais que celui-ci éveille en elle quelque chose de plus profond, qui hante les abîmes de son inconscient. Aurait-elle eu jadis des envies suicidaires? Aurait-elle pu marier la mort par désir de liberté, à l'instar des protagonistes de l'œuvre? Car il s'agit bien de cela pour les deux héroïnes, d'une fuite dans le trépas pour ne plus avoir à subir l'oppression d'un monde à dominance masculine. Rien n'est moins sûr, puisqu'elle ajoute, plus loin: « Le film était un miroir et il lui parlait. Il n'a pas changé sa vie, mais l'a marquée, le temps d'un long soupir, parenthèse durant laquelle elle a compris qu'il fallait repartir, rompre des liens, faire sauter des ponts, choisir l'ailleurs pour essayer d'échapper au destin » (p. 166). Repartir, choisir l'ailleurs... L'au-delà est peut-être lié ici au territoire de l'écriture, à cet espace où la liberté est une danaïde fuyant la geôle du réel. Mais encore là, rien n'est explicité: « Ce livre me travaille depuis bientôt deux ans et j'ai toujours l'impression de ne rien comprendre, de traîner encore dans l'obscurité » (p. 179). Toute réponse obvie est à proscrire.

En résulte un voyage singulier dont l'authenticité force l'admiration. Et cette expérience viscérale sera vécue différemment selon la sensibilité de chacun. Une odyssée illustrant à merveille cette phrase éclairante de Jacques Rancière: « [Les] spectateurs voient, ressentent et comprennent quelque chose pour autant qu'ils composent leur propre poème » (*Le Spectateur émancipé*, 2008). Suffit ici de remplacer le mot « spectateurs » par « lecteurs » pour saisir la justesse de l'assertion. 📖